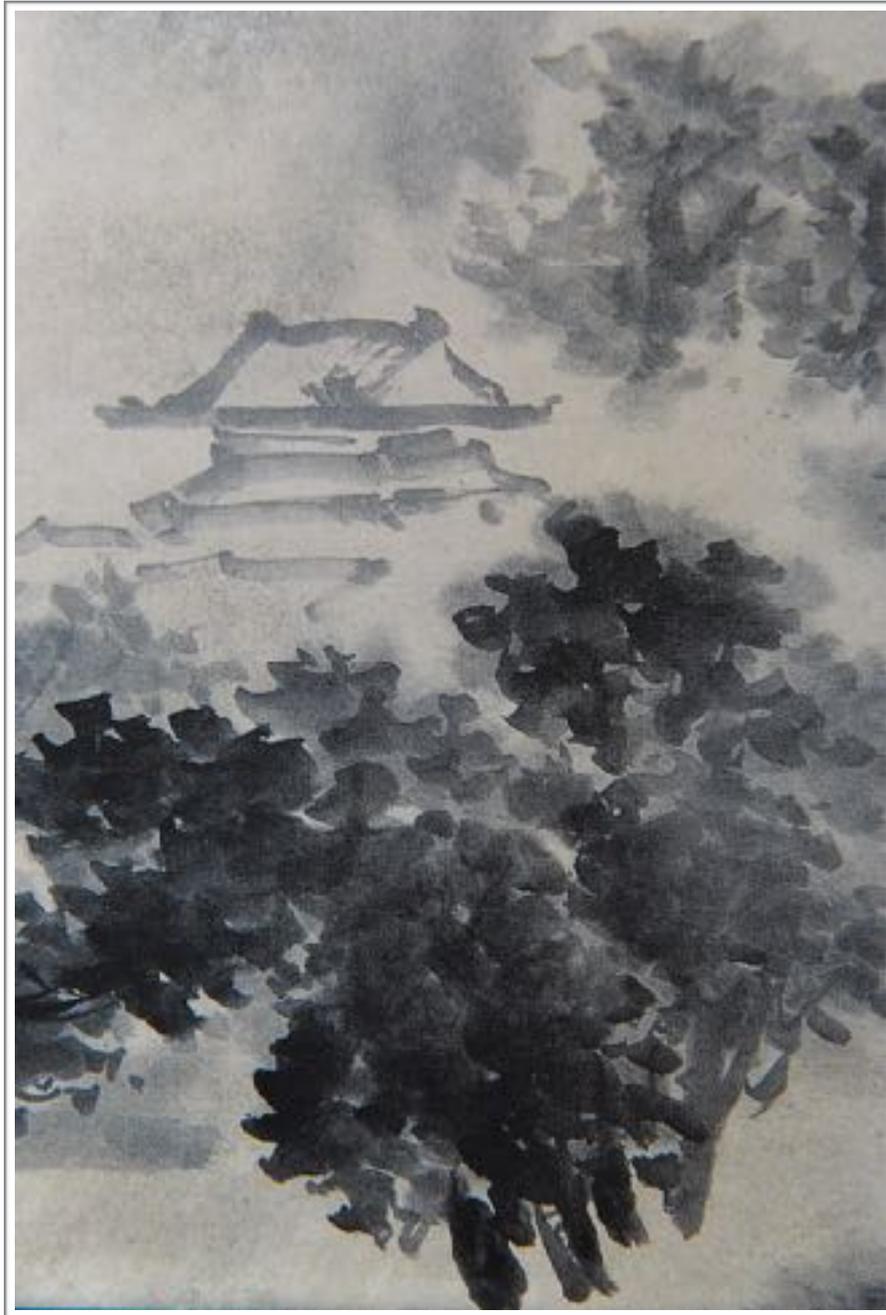


Le troisième souffle



PAR FRANÇOIS CHENG, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Dans l'imaginaire chinois, la montagne ainsi que le fleuve tirent leur pouvoir de symbole de leur lien avec la cosmologie chinoise, c'est-à-dire avec la manière dont les Chinois conçoivent la structure et le fonctionnement de l'univers vivant.

En simplifiant à l'extrême, disons que l'idée de base est le souffle. Un Souffle primordial se dégage du Vide originel, et c'est de ce souffle, à la fois matière et esprit, que procède l'univers vivant. Il anime toutes les entités vivantes, les reliant en un gigantesque réseau de Vie en marche appelé le Tao, la Voie.

Au sein de cette Voie, chaque entité vivante, avec sa spécificité, entre sans cesse en interaction avec d'autres entités vivantes, en sorte que ce qui se passe entre les entités est aussi important que les entités mêmes.

À la base, il y a le A, il y a le B, il y a ce qui se passe entre A et B: cela fait trois. Le fonctionnement du Souffle primordial est ternaire. Quand il opère dans l'univers constitué, il se divise en trois types de souffles vitaux, à savoir le souffle Yin, le souffle Yang et ce troisième souffle qu'est le Souffle du Vide médian. Lequel a pour don d'entraîner le Yin et le Yang dans le processus d'une commune transformation bénéfique pour l'un et pour l'autre.

Si je dois définir très succinctement le Vide médian, je dirai que c'est un Trois qui, né de la présence du Deux, drainant la meilleure part du Deux, permet au Deux de se transformer et de se dépasser. C'est de ce fonctionnement ternaire que sont engendrés les Dix-mille êtres, c'est-à-dire tous les êtres. Chaque être est marqué plus ou moins par le Yang, souffle qui incarne la puissance active, ou par le Yin, souffle qui incarne la douceur réceptive. C'est ce qui permet à chaque être d'acquérir sa spécificité et, par là, d'entrer en interaction avec d'autres êtres, en premier lieu avec son partenaire privilégié, son complémentaire.

La montagne et le fleuve sont, au niveau terrestre, les deux figures les plus éminentes qui incarnent la loi du Yin et du Yang, autrement dit la loi de cette complémentarité qui favorise le grand échange, le grand dialogue, en vue de la transformation bénéfique ou même d'une forme de transfiguration. Car la montagne et le fleuve ne sont pas seulement deux partenaires qui se trouvent en vis-à-vis. Ils entretiennent un rapport bien plus intime, un rapport d'entrecroisement, d'interpénétration et de mutuel devenir. L'imaginaire chinois n'oublie pas qu'à l'origine, la montagne n'était que des vagues figées. Loin d'être une figure monolithique emprisonnée dans son immobilité, la montagne est mue de l'intérieur par une force dynamique – ce que Cézanne appelait « un surgissement géologique interne ». Cette force, ce souffle, la fait se renouveler sans cesse. C'est de son sein que naît la source, laquelle, s'amplifiant, devient un jour fleuve. Ainsi la montagne, en tant que vagues figées, et le fleuve, en tant que ce qui découle de la montagne, portent en eux le mystère de la mutation universelle et la réalité cachée de l'espace et du temps.

En général, on utilise l'image du fleuve qui se jette dans la mer pour représenter le temps. Cet écoulement sans fin et sans retour fait qu'on conçoit volontiers le temps comme une ligne continue et irréversible. Est-ce tout à fait la réalité ? En Chine, des penseurs et des artistes ont mis en avant le fait qu'à chaque instant de son écoulement, l'eau du fleuve s'évapore. La vapeur monte jusque dans le ciel pour se transformer en nuage. Le nuage retombe en pluie pour réalimenter l'eau. Même lorsque le fleuve se déverse sans retenue dans la mer, le phénomène se reproduit. Ainsi, aux deux bouts de la terre, la montagne Yang et la mer Yin sont impliquées dans un devenir réciproque. Grâce à l'action invisible du Vide médian, elles nouent alliance de la terre et du ciel, au bénéfice de la marche de la Vie. Autrement dit, au-dessus de la ligne droite continue un peu «terre à terre », se dessine en fait un mouvement circulaire Terre-Ciel, en sorte qu'il n'y a pas de temps en pure perte. Le temps perdu rejoint le temps retrouvé par le miracle de la circulation universelle.

Je citais Cézanne. Aussi bien que Shitao, le grand peintre chinois du XVII^e siècle, il savait que l'accomplissement de l'homme n'est pas en soi mais en avant de soi. C'est dans la mesure où l'homme entre en dialogue avec un grand autre dans l'ordre de la vie, permettant au Souffle du Vide médian de pleinement agir, qu'il peut transcender ses contradictions internes et le dualisme stérile. Sous peine de répétition, affirmons donc ceci: toute oeuvre d'art est un Trois qui, né du Deux, drainant la meilleure part du Deux, permet au Deux de se dépasser, et ouvre par là la voie de l'infini. Sans Cézanne et la montagne de la Sainte-Victoire, qui fut un de ses sujets favoris, l'oeuvre de Cézanne ne serait pas. Mais une fois là, cette oeuvre dépasse la Sainte-Victoire et Cézanne même. Faisant écho à la formidable inspiration de la Création initiale, elle justifie et élève notre existence terrestre.

F.C.

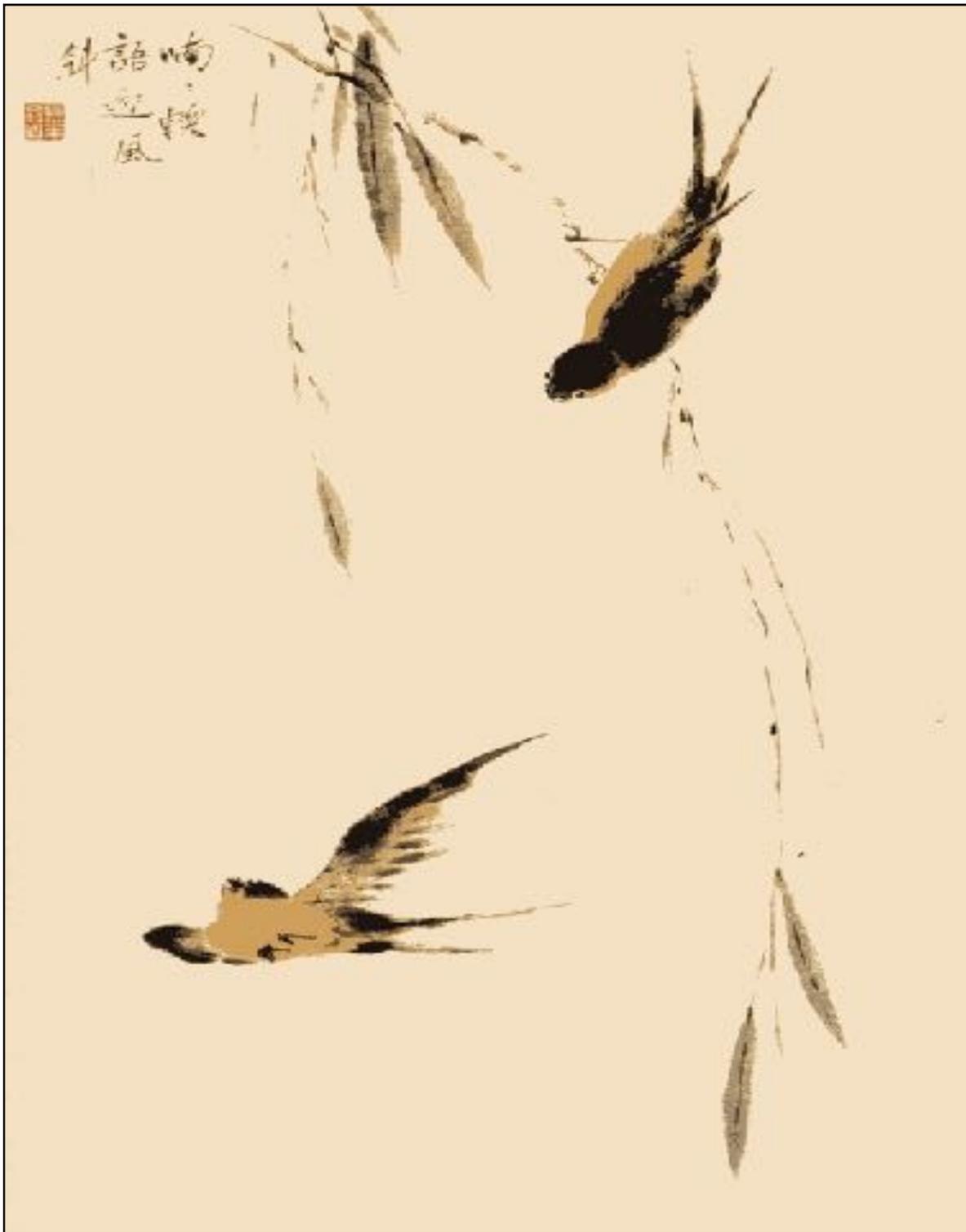


HUA YANG (1662-1756)

Deux étourneaux – Encre et couleur légère sur soie.

Pour l'un, c'est l'instant qui précède juste l'envol – l'autre hésite encore. Hua Yang qui combine musicalement ses traits en demi-tons, quarts de tons, est à la pointe extrême de son art. Tout invite ici à l'essor : la branche fleurie, le jeune bambou en haut, le rocher même ne prennent attache ni assise en aucun point visible. Et quel don d'observation ! On se tromperait pourtant en voyant là une œuvre naturaliste. L'artiste, plutôt que de montrer ce qui existe, ou feint d'exister, cherche à cerner une « manière d'être ». Il sait que derrière le mirage de l'apparence la vraie vie toujours fait signe, qui n'a justement ni racines ni attaches, mais donc chaque départ annonce un retour.

Quant il peint des Oiseaux – et notamment des oiseaux en vol, sa grande spécialité – Hua Yan peint bien évidemment « autre chose » : l'art pictural chinois, représente toujours « autre chose » que ce qu'il a l'air de représenter.



HUA YANG (1662-1756)

Filer dans le vent... – Encre et couleur sur papier.

Ainsi, l'ami des hirondelles note-il en marge du tableau, non sans ironie: « Mots doux échangés filent dans le vent ». Mais quoi de plus aimable, justement, que ce qui est appelé à vous filer, un beau jour, entre les doigts ?



SHITAO (1642-1707)
Barques à la porte céleste



MA WANLI (1904-1979)

Le bonheur des insectes - Encre sur papier

Les insectes de Ma Wanli ne sont pas les compagnons du chagrin, comme ceux du poème cité en exergue, mais ceux de la jubilation. L'artiste note en marge qu'il les a peints dans un mouvement d'enthousiasme, après avoir écouté un ami chanter des chansons du monde entier. Quelle plus belle façon de rappeler que toute peinture est aussi musique !

On aurait aimé présenter ces trois fourmis « calligraphiques » (en haut à gauche) au regretté Henri Michaux. Il n'aurait pas manqué de les saluer avec sympathie.

C'est l'automne pluvieux et sombre.

Dans la longue nuit, grésillent les insectes obscurs.

De peur que le sommeil apaise un moment mon chagrin,

Ils rapprochent peu à peu leurs chants de mon lit...

BAI JUYI (772-846)



ZOU ZHE (milieu du XVII)

Nuages blancs sur la forêt d'automne - Encre sur papier

L'automne – qu'on peut craindre et aimer – renvoie l'homme à sa solitude : les travailleurs de l'été, qui animaient la campagne, sont rentrés chez eux ; parti aussi les oiseaux voyageurs, même la montagne a donné son congé avalée par la brume. Ne restent plus que les arbres, peu à peu dépouillés, et l'artiste qui les écoute frissonner, condamné lui-même à n'avoir plus bientôt pour compagnie que la cloche du monastère à l'orée du vallon.

Et que faites-vous des nuages ? S'ils nous cachent la montagne et même la moitié de la forêt, ils nous montrent ce que l'œil sans eux jamais ne verrait : Le vide ami qui fait tourner le monde autour de son invisible moyeu, et qui nous invite à attendre avec sagesse le retour de la verte saison. On a froid pour ces arbres qui auront bientôt perdu toute leur parure...



CHEN CHUN (1483- 1544)
Bambous après la pluie - Encre sur papier

Le bambou figure pour les Chinois l'incarnation de l'esprit de résistance : Malmené par le vent, il refuse de plier ; d'ossature fragile, il affirme une rectitude et une fermeté exemplaires. De structure creuse, accueillant au vide qui fait mouvoir l'univers, il est moins cassant, plus robuste que le bois dur...
« Devenir bambou », tout un projet d'existence fondé sur le refus, discret mais intraitable, de la compromission.

Solitude revendiquée non sans violence, affirmation ombrageuse de soi, déni des précautions stylistiques – mais accueil amical à la brume d'après-orage, que le dégradé d'encre fait « exister » avec une paisible autorité.



HUA YAN (1682-1756)

Assemblée de corneilles sous la lune – Encre sur papier

Le Peintre n'a besoin que d'un trait – mais quel ! – pour prêter volume, matière Vie palpitante à ces corps emplumés.



JU LIAN (1828-1904)

Branches fleuries d'hibiscus – Encre et couleur sur soie

La spontanéité la plus nue parle ici – oh, avec une belle précision, avec éclat même. Mais ces bourgeons, encore prisonniers, de leur enveloppe ligneuse ont éclos sous un pinceau rapide, « sans effort », en trois quatre larges couches souveraines, pas plus. Ceci n'est pas une fleur, non, ceci est un mystère, capté dans sa « fraîcheur très exacte », et le plus grand peut-être de tous les mystères ; celui de l'éclosion.

Nous osons espérer vous avoir fait découvrir l'auteur remarquable qu'est François Cheng accompagné de quelques œuvres de maîtres taoïstes non moins exceptionnels.

Ces artistes, d'un coup de pinceau, expriment tout ce que nous percevons sans forcément le réaliser. Le TAO nous le rappelle si bien en disant: regarder n'est pas forcément voir... écouter n'est pas forcément entendre...

Et pourtant la Vie, près de nous, éclate dans toute sa splendeur !

Pour prendre conscience de la perfection de leur art, il est à noter que toutes ces œuvres sont peintes de manière spontanée et sans aucune retouche.

En contemplant l'œuvre de Ma Wanli (le bonheur des insectes), nous nous surprenons à découvrir non pas seulement les formes des insectes et des fleurs mais bien plus encore les odeurs, les sons, les frémissements de la Vie, tant la dynamique du tableau est puissante.

N'est-ce pas magnifique ?